

David Foenkinos
Le potentiel
érotique
de ma femme



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

David Foenkinos

Le potentiel
érotique
de ma femme

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2004.*

Extrait de la publication

David Foerkinos est né à Paris en 1974, sous le double signe du Scorpion. *Le potentiel érotique de ma femme*, son troisième roman, a été récompensé par le prix Roger-Nimier 2004. Il a obtenu en 2003 la bourse de la Fondation Hachette.

À Victor

*Comment t'atteindre, onde sensuelle,
Toi qui me donnes des ailes...*

M

*En vain la raison me dénonce la dictature
de la sensualité.*

LOUIS ARAGON

Première partie

UNE SORTE DE VIE

I

Hector avait une tête de héros. On le sentait prêt à passer à l'acte, à braver tous les dangers de notre grosse humanité, à embraser les foules féminines, à organiser des vacances en famille, à discuter dans les ascenseurs avec des voisins, et, en cas de grande forme, à comprendre un film de David Lynch. Il serait une sorte de héros de notre temps, avec des mollets ronds. Mais voilà qu'il venait de décider de se suicider. On avait vu mieux comme héros, merci. Un certain goût pour le spectacle lui avait fait opter pour le métro. Tout le monde saurait sa mort, ce serait comme l'avant-première médiatique d'un film qui ne marchera pas. Hector chancelait gentiment tout en écoutant, par politesse, les recommandations sonores en vue de ne pas acheter son billet à la sauvette ; au cas où il se raterait, ce serait utile de s'en souvenir. On ne connaissait rien de lui, alors on l'espérait un peu ce ratage, au moins pour savoir s'il faut se fier à la tête des gens. C'est fou, cette tête de héros. Il commençait à voir flou, des pilules ayant pour but

une action soporifique avaient été ingurgitées avant l'échéance. On mourait mieux endormi. Finalement, ce fut une chance puisque Hector nous fit un malaise. Dans son œil, on ne voyait rien. Il fut découvert gisant dans les couloirs du métro, plus près de Châtelet-Les Halles que de la mort.

Son corps affalé ressemblait à un avortement. Deux brancardiers aux têtes de sportif dopé (mais les têtes, on s'en méfie maintenant) vinrent le délivrer de tous ces yeux de travailleurs ravis de voir pire situation que la leur. Hector ne pensait qu'à une chose : en ratant son suicide, il venait de se condamner à vivre. Il fut transféré dans un hôpital où l'on venait de refaire la peinture ; logiquement, on pouvait lire partout « peinture fraîche ». Il allait s'ennuyer quelques mois dans ce service dédié aux convalescents. Très vite, son seul plaisir fut un cliché : observer l'infirmière en rêvant vaguement de lui caresser les seins. Il s'endormait sur ce cliché, juste avant d'admettre la laideur de cette infirmière. Il végétait dans un état où la disgrâce semblait mythique. Ce jugement paraissait sévère ; cette infirmière pouvait être sensuelle entre deux prises de morphine. Et il y avait ce docteur qui passait, de temps à autre, comme on passe à une soirée. Les rencontres excédaient rarement la minute, il fallait avoir l'air pressé pour soigner une réputation (c'était bien la seule chose qu'il soignait). Cet homme incroyablement bronzé lui demandait de tirer la langue pour conclure qu'il avait une belle

langue. C'était bon d'avoir une belle langue, on se sentait bien avec une belle langue, ça lui faisait une belle jambe à Hector. Il ne savait pas trop ce qu'il attendait, c'était un grand dépressif qui gémissait au fond de l'entonnoir. On lui proposa de contacter de la famille ou des amis si monsieur avait la chance d'en avoir (discrètement, on évoqua la possibilité d'en louer). Ces options furent éconduites par un silence peu poli, passons. Hector ne voulait voir personne. Plus précisément, et comme tout malade, il ne voulait voir personne le voir tel qu'il était. Il avait honte d'être un bout d'homme entre le rien et le moins que rien. Il lui arrivait d'appeler un ami en lui faisant croire qu'il était à l'étranger, merveilleux ce Grand Canyon, quelles crevasses ; et il raccrochait, alors que c'était lui, le Grand Canyon.

L'infirmière le trouvait sympathique, elle lui avait même dit que c'était un homme *original*. Est-ce qu'on peut coucher avec une femme qui nous trouve original ? Voilà une question majeure. A priori, non : disons que les femmes ne couchent jamais, c'est tout. Elle s'intéressa à son histoire ; enfin, ce qu'elle savait de son histoire, c'était son dossier médical. C'est peu dire qu'il existait des accroches plus glorieuses. Existe-t-elle cette femme qui vous offrira son corps parce qu'elle aime votre façon de ne jamais manquer le rappel du DT Polio ? Oh, vous m'excitez, homme précis des vaccins. Souvent, l'infirmière se grattait le menton. Dans ces cas-là, elle se prenait

pour le docteur ; il faut dire qu'il y avait de l'espace pour le rôle. Elle venait alors tout près du lit d'Hector. Elle avait tout de même une façon érotique de passer et repasser sa main sur le drap blanc, ses doigts si soignés étaient des jambes dans un escalier, ils arpentaient la blancheur.

On libéra Hector au début du mois de mars, finalement le mois n'avait aucune importance, rien n'avait d'ailleurs d'importance. La concierge, une femme dont plus personne ne pouvait estimer l'âge, fit semblant de s'être inquiétée de l'absence du locataire. Vous savez, cette façon d'être faussement inquiet, cette façon de se rêver en 1942, avec une voix si aiguë qui, tout près d'une voie, ferait dérailler un train.

« Monsieur Balanchiine, quel plaisir de vous revoir. C'est que moi, je m'inquiééétais... »

Hector n'était pas dupe ; comme il avait été absent plus de six mois, elle essayait de gratter les étrennes du dernier Noël. Ne voulant pas prendre l'ascenseur, surtout par angoisse de croiser un voisin et de devoir expliquer sa vie, il se traîna dans les escaliers. Son souffle fort fut entendu, et on s'agglutina aux œils-de-bœuf. Sur son passage, on ouvrit des portes. Nous n'étions même pas dimanche, cet immeuble était d'une épuisante oisiveté. Et il y avait toujours un voisin alcoolique — avec qui on a autant de points communs que deux droites parallèles entre elles — qui vous forçait à passer chez lui. Tout ça pour se demander trois fois « comment ça va », et répondre

trois fois « ça va, et toi comment ça va ? ». Insupportable familiarité ; quand on sort de convalescence, on aimerait habiter en Suisse. Ou, mieux, être une femme dans un harem. Il prétextait une douleur au foie pour pouvoir rentrer chez lui, alors forcément le voisin lui demanda : « T'as quand même pas ramené une cirrhose de ton voyage ? » Hector esquissa un sourire et continua son périple. Enfin, il ouvrit la porte, et appuya sur l'interrupteur pour que la lumière fût. Rien n'avait bougé, forcément. Il semblait pourtant à Hector que plusieurs vies avaient passé ; on respirait la réincarnation. La poussière avait veillé sur le lieu, avant de s'ennuyer au point de se reproduire.

La nuit tomba, comme tous les soirs. Il se prépara un café, histoire de conférer un air de normalité à son insomnie. Assis dans sa cuisine, il écoutait les chats traîner dans les gouttières ; il ne savait que faire. Il pensa à tout le courrier qu'il n'avait pas reçu. Son regard se posa sur un petit miroir acheté dans une brocante, il se souvenait parfaitement de cette brocante, et ce souvenir aussitôt l'effraya. La fièvre éprouvée le jour de l'achat le parcourut à nouveau, comme on sent l'odeur d'une personne en contemplant sa photo. Il devait surtout ne pas y penser, tout ça était fini ; il était guéri. Plus jamais il n'irait dans une brocante acheter un miroir. Il s'observa un instant. Son visage, après ces six mois de convalescence, lui paraissait différent. Le futur, pour la première fois de sa vie, il l'imaginait stable ; bien sûr,

il se trompait. Mais personne ici ne voulait — encore — le contrarier dans l'illusion de cet épanouissement. Et avant d'avancer vers ce futur, on pouvait s'attarder sur ce passé moins que parfait.

II

Hector venait de vivre le plus grand moment de sa vie ; alors qu'il ne s'y attendait pas le moins du monde, il s'était retrouvé nez à nez avec un badge « Nixon is the best » datant de la campagne électorale pour les primaires républicaines de 1960. Il fallait savoir qu'après le scandale du Watergate, les badges de campagnes électorales concernant Nixon demeuraient relativement rares. Son nez glamour remuait délicatement comme les paupières d'une adolescente dont les seins poussent plus vite que prévu. Grâce à cette découverte, il était en mesure de remporter le concours national du meilleur détenteur de badge de campagne électorale. C'est une chose que nous savons peu (c'est un réel plaisir de partager nos connaissances), mais il existe des concours de collectionneurs. On s'affronte en timbres rares et pièces de monnaie dans une ambiance aussi festive que poussiéreuse. Hector s'était inscrit dans la catégorie badges, catégorie étonnamment relevée cette année-là (la raison étant la recrudescence d'amateurs de Pin's qui cassèrent, à cette époque, lamentablement le marché ; beaucoup de puristes se rabattirent

sur le badge). Il fallait avoir du solide pour espérer atteindre les quarts de finale. Hector ne sourcillait pas, il savait sa supériorité et, dans un coin douillet de sa mémoire, revivait le moment de l'immense découverte. Il marchait, les mains devant, les mains comme des antennes, la fièvre dans les pas, le collectionneur est un malade qui cherche en permanence sa guérison. Depuis deux jours, il errait frénétiquement, en manque d'un badge ; cela faisait six mois qu'il était focalisé sur les badges, six mois d'une passion folle, six mois où sa vie n'avait été que badge.

Il faut toujours se méfier des Suédois qui ne sont pas blonds. Hector était impassible, le badge « Nixon is the best » pouvait être dégainé à tout instant face au regard lumière du Suédois ; regard qui faisait penser au taux de suicide en Suède. Si son nom restait impossible à garder en mémoire, nous n'oublions pas sa sublime performance de l'année précédente car monsieur est champion en titre des collectionneurs de badges de campagnes électorales. Dans le civil, le Suédois était pharmacien dans une pharmacie en Suède. On disait qu'il avait hérité de cette profession ; souvent la vie professionnelle des collectionneurs ressemble à un costume trop grand. Quant à leur vie sexuelle, elle est calme comme un cancre pendant les vacances scolaires. Collectionner est l'une des rares activités qui ne reposent pas sur la séduction. Les objets accumulés sont des remparts qui ressemblent aux œillères des chevaux. Seules les

mouches peuvent voir de près la tristesse froide qui s'en dégage. Cette tristesse qu'on oublie dans l'euphorie d'une compétition. Le Suédois, en cet instant, était en train d'oublier le mot même de médicament. Ses parents qui l'avaient élevé avec l'amour d'une seringue pour une veine n'existaient plus. Le public retenait son souffle, c'était l'une des finales les plus palpitantes qu'il nous était donné de vivre. Hector croisa le regard du Polonais qu'il avait éliminé en demi-finale ; on sentait des boules dans sa gorge, preuve qu'il n'avait pas digéré sa défaite. Comment avait-il pu croire un seul instant accéder à la finale avec un badge de Lech Wałęsa ? Le Suédois ne se laissait perturber que par son niveau intellectuel, c'était calme. Il frottait de temps à autre ses tempes, on sentait trop le petit truc qui cherche à déstabiliser, le petit truc minable qui atteindrait notre Hector. Ridicules tentatives, notre Hector était solide, des années de collections, il était sûr de son Nixon ; ça lui aurait sûrement fait chaud au cœur, à Nixon, de savoir qu'un Hector allait gagner quelque chose grâce à lui. Cela ne pèserait certes pas grand-chose dans les livres d'histoire, et il était peu probable que la performance de ce soir empiéterait sur la surpuissance négative du Watergate. Pourtant, les choses ne furent pas si simples (se méfier des Suédois qui ne sont pas blonds). Le saligaud sortit un badge des Beatles. Le public étouffa un rire, mais loin d'être déstabilisé, le Suédois expliqua qu'il s'agissait d'un badge de campagne électorale pour être élu à la

Photocomposition CMB Graphic
Impression Maury
à Malesherbes, le 2 août 2005
Dépôt légal : août 2005
Numéro d'imprimeur :

ISBN : 2-07-030977-0. / Imprimé en France.

137391

David Foenkinos
Le potentiel
érotique
de ma femme



Le potentiel érotique de ma femme David Foenkinos

Cette édition électronique du livre
Le potentiel érotique de ma femme de David Foenkinos
a été réalisée le 24 juin 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070309771).
Code Sodis : N49598 - ISBN : 9782072446825.
Numéro d'édition : 137391.